

On trouve dans ce livre des pages d'histoire qui ne dépareraient pas la meilleure anthologie.

Est-ce à dire que l'éclat d'un si prodigieux génie doit nous aveugler sur ses défauts? Non certes. L'art, malgré qu'il en ait, relève de la critique. S'il nous invite à admirer—et l'admiration est un privilège dont on est heureux de jouir—il nous concède par cela même le droit de blâmer, quand il y a lieu.

Or, le mauvais goût, si sensible dans les derniers ouvrages de l'auteur, dépare déjà quelques-uns des plus brillants morceaux des "Misérables." Ce n'est pas tant à l'argot que j'en veux, bien qu'il y en ait trop pour qui ne fréquente pas le monde des voleurs et des assassins. Ce qui me déplaît, c'est une tendance prononcée à multiplier les expressions grossières et triviales sans aucune nécessité. Passe encore pour le mot de Cambroune: il est historique, quoiqu'il sente mauvais. Je crains que Victor Hugo n'ait fait école en cela, sans le vouloir, et que son fidèle disciple Zola ne l'eût forcé à rougir pour l'avoir trop bien imité. On regrette qu'un si grand homme ait donné de si fâcheux exemples.

Mais ce que je lui reproche surtout, c'est l'in vraisemblance des caractères. Leur développement psychologique ne se justifie pas à la réflexion, malgré les subtiles analyses de l'auteur.

Le vénérable Myriel, par exemple, est un évêque comme n'en voit pas au XIXe siècle. Il a beau vivre dans les montagnes, il sort de son siècle et de la réalité. Son diocèse n'eût pas toléré un si grand détachement des biens de ce monde. La confiance en Jean Valjean, forçat libéré, paraît dénuée de prudence. Quelle que fût sa bonté—et elle est admirable—il était tenu à quelques précautions, ne fût-ce que pour protéger sa soeur et sa servante. Je sais bien que la bonté ne calcule, ni ne raisonne: elle ne voit que le bien à faire: et cependant il y a là quelque chose d'in vraisemblable.

In vraisemblable aussi, au bas de l'échelle, est le caractère de Fantine. Tomber dans la fange, s'y rouler par amour maternel, malgré la révolte

de tout son être, je ne sais si on a jamais vu ce spectacle. Ce n'est pas ce qu'on attendait d'elle: mieux valait la condamner à mourir de faim sans l'avilir.

In vraisemblable encore, bien qu'à un moindre degré, est le caractère de Cosette. Devenue trop belle après avoir été trop laide, ses vertus ne ressortent pas suffisamment, soit de sa naissance, soit de son éducation. Après tout, il se peut que l'amour réchauffé par une noble nature, opère de ces miracles.

Mais que penser de Jean Valjean? Sa métamorphose est prodigieuse. Sous l'influence d'un souvenir—celui de l'évêque Myriel—cette espèce de brute arrive à connaître et à manifester les sentiments les plus délicats, les plus nobles, les plus héroïques de la nature humaine: le forçat devient un saint: ce repris de justice impose le respect, non moins que l'admiration et l'amour. Il s'élève à une hauteur morale dont n'approche, même de loin, aucun des meilleurs personnages du livre, à l'exception de l'évêque. On sait bien que le roman est l'histoire des sentiments exceptionnels et des vies extraordinaires. Encore faut-il qu'il soit psychologiquement possible, et décidément celui-ci ne l'est pas dans son principal personnage.

Ces réserves faites, nous rendons un respectueux hommage à l'inspiration si élevée de ce livre. L'effet en est bienfaisant. Il nous émeut jusqu'au fond de l'âme. Oui, V. Hugo a souffert de la souffrance universelle et il nous communique ce sentiment. Ce qui vient du cœur va au cœur. Nous apprenons de lui à plaindre les Misérables sans les excuser, et à nous sentir un peu coupables de leurs crimes comme de leurs misères. Pas plus que la société, nous ne faisons tout ce que nous devons pour les relever, les soutenir et les soulager. Cette leçon, humiliante pour les satisfaits, est salutaire pour tous. En nous la donnant, Victor Hugo a fait, en même temps qu'un beau livre, une belle action.

D. COUSSIRAT.